LA LEÇON,

OU

LA TASSE DE GLACES,

COMÉDIE.

LA LEÇON,

OU,

LA TASSE DE GLACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Représentée sur le théâtre de la rue Feydeau, le 5 prairial, an 5.eme (24 mai, 1797, v. s.)

Paroles de M. MARSOLLIER,

Musique de M. D'ALAYRAC.

A PARIS,

Chez HUET, Libraire et Editeur de Pièces de Théâtre, rue Vivienne, N.° 8.

An V, (1797, v. st.)

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Cette Comédie, imitée d'un des jolis proverbes de M. Carmontelle, est la première que j'aie donnée sur le théâtre Italien, sous le nom de *la Fausse Peur*. L'ouvrage réussit, et obtint même l'honneur d'une reprise, quoiqu'il eût bien des défauts, et que la musique légère, agréable, mais foible, ne fût l'ouvrage que d'un enfant de quatorze ans, (le jeune Darcis) qui annonçoit, il est vrai, les plus heureuses dispositions, et que la mort a enlevé à la fleur de l'âge. Il étoit l'élève du célèbre Grétry ; c'est dire tout ce qu'il auroit pu devenir sous un pareil maître, qui, au génie que la nature lui a accordé, a su joindre encore les fruits de l'expérience, vingt-

cinq ans de succès, et les observations les plus délicates et les plus profondes sur son art. Ses essais sur la musique prouvent à quel point un grand homme peut unir la théorie à la pratique.

Voulant faire reparoître ce petit ouvrage et le rendre agréable au public, j'ai cru ne pouvoir mieux faire, que de l'embellir des charmes de la musique de M. d'Alayrac, qui déjà tant de fois m'a prêté si utilement le secours de ses aimables accens et de son talent toujours charmant et toujours varié; il a bien voulu se charger de *la Leçon*, déjà représentée sur un autre théâtre : en travaillant pour l'amitié, il a travaillé pour sa gloire ; car c'est une de ses productions les plus brillantes et les plus goûtées ! Aussi son succès a-t-il ajouté encore au plaisir que j'ai ressenti de l'indulgence des spectateurs

pour un poëme qui auroit été bien peu de chose sans la musique délicieuse de ce compositeur si fécond, si ingénieux, et qui sait allier à la connoissance parfaite de son art et de la scène, une constante aménité de mœurs, une loyauté à toute épreuve, une sensibilité rare, enfin tout ce qui peut faire aimer, estimer, rechercher un artiste. C'est un hommage que depuis long-tems mon cœur avoit besoin de lui rendre.

Je ne puis terminer cet article, sans parler de ma reconnoissance pour le zèle et les talens distingués des artistes du théâtre Feydeau. Les voix pures, mélodieuses de Mad. Scio, de Mlle. Rolando, leur intelligence ! leur grâces ! le jeu naturel, piquant de M. et Mad. Lesage, de MM. Juliette, Jousserand, feroient valoir le plus foible ouvrage, et ont assuré le succès du mien.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
EMILIE, jeune Veuve.	*Mad.* SCIO.
LAURE, Suivante d'Emilie, à-peu-près du même âge qu'elle.	*Mad.* LESAGE.
ROSELLE, Amant aimé d'Emilie.	*M.* JOUSSERAND.
FLORVILLE, jeune Fat très-aimable, dans le costume du jour.	*M.elle* ROLANDO.
M. RAILLE, Mistificateur, plaisant de profession.	*M.* JULLIETTE.
PICARD, Domestique fin, honnête, mais faisant un peu le niais.	*M.* LESAGE.
UN NOTAIRE.	
DOMESTIQUES.	
FEMMES-DE-CHAMBRE.	
PERSONNAGES MUETS.	

La Scène se passe à Auteuil, dans une maison de campagne qui appartient à Emilie.

LA

LA LEÇON,

OU

LA TASSE DE GLACES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

(*Le Théâtre représente un joli sallon. Quand les portes de ce sallon s'ouvrent, on apperçoit un boudoir élégant, avec un sopha, au-dessus duquel est élevé un baldaquin avec des rideaux retroussés. Aux deux côtés de la porte du sallon, sont deux portes vîtrées qui laissent appercevoir le boudoir, et par-derrière les jardins. Les portes vîtrées correspondent avec les deux fenêtres; les portes du milieu, qui sont pleines, restent ouvertes à la première partie de la pièce, et laissent voir le sopha et le baldaquin.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, LAURE.

LAURE.

Eh bien, madame, peut-on vous demander où vous en êtes avec tous les aimables qui vous font la cour?... Car, dieu merci! j'en compte déjà trois.

EMILIE.

Et moi, je n'en compte qu'un, ma chère Laure; celui qui a su m'inspirer de la tendresse, et qui la mérite à tous égards.

LAURE.

M. de Roselle, n'est-ce pas ?

EMILIE.

N'est-il pas tems que je le récompense de sa fidélité ?

Air.

Il faut enfin cesser d'être sévère,
Et ce moment peut encor nous charmer.
Pour notre orgueil, s'il est flatteur de plaire,
Pour notre cœur, il est plus doux d'aimer.

Je sais qu'un peu de résistance
Augmente les feux de l'amour;
Mais trop de rigueur peut un jour
Produire aussi l'indifférence.
Il faut, etc.

N'écoutons plus un vain caprice.
La liberté, selon moi, n'a de prix
Que pour en faire un sacrifice
A l'objet dont on est épris.

LAURE.

Je suis de votre avis, madame. Mais n'avez-vous pas dans le monde un certain oncle vieux, bisarrie.... que vous devez pourtant ménager ?...

EMILIE.

Sans doute; à peine me souviens-je de l'avoir vu. Depuis huis ans qu'il parcourt l'Europe, sa santé, dit-on, a beaucoup souffert; il revient enfin; et je l'attends de jour en jour; mais, Laure, ce qui m'occupe bien

plus depuis quelque-tems, ce sont les lettres que j'avois eu la foiblesse, l'imprudence d'écrire à ce jeune étourdi, à ce Florville.

LAURE.

Mais, madame, ces lettres écrites à un enfant (car il n'a pas vingt ans) ne contenoient rien, ce me semble, qui pût vous...

ÉMILIE.

Je le sais. Cependant, il s'est permis de leur donner une interprétation éloignée de la vérité. Il a cru, et a voulu faire croire que son mérite, ou plutôt ses ridicules, m'avoient inspiré de l'amour; il s'en est même vanté.

LAURE.

Le petit fat!

EMILIE.

Mais heureusement il s'est adressé pour cela à une femme qu'il ignoroit être mon intime amie. Celle-ci, sentant le service qu'elle pouvoit me rendre, a feint de l'écouter, mais sous la condition expresse qu'il lui sacrifieroit les lettres qu'il avoit reçues de moi. Il y a consenti; et, grace à l'amour-propre de Florville et à l'amitié d'Orphise, je tiens ici toute cette correspondance que je me reprochois, et qui peut-être auroit fini par me causer beaucoup de chagrin.

LAURE.

Roselle n'a pas su...

EMILIE.

Son estime, qui m'est acquise depuis long-tems, me rassuroit; mais il commençoit déjà à devenir jaloux.

L a u r e.

Roselle jaloux ! ah ! voilà le premier tort que je lui ai connu ; il faut l'en punir.

E m i l i e (*souriant.*)

Oui... en le chérissant davantage.

L a u r e.

Précisément. Il n'en est pas de même de Florville ; toute bonne que je suis, j'opine pour que nous lui donnions une leçon.

E m i l i e (*souriant.*)

A présent que j'ai mes lettres, je suis tentée d'user de clémence.

L a u r e.

Je m'y oppose. Il est est bon que vous sachiez qu'il a voulu m'en conter aussi ; et si j'avois fait la sottise de le croire..... Une autre auroit pu s'y laisser prendre ! Ah ! il faut faire connoître une bonne fois à ces petits messieurs qu'on ne se permet pas impunément de jurer à une femme qu'on l'adore, sans rien sentir pour elle, de la sacrifier ensuite à une autre qu'on n'aime pas davantage, pour rire après de toutes deux : il faut les convaincre qu'il y a pour eux quelque danger à aller se vanter qu'ils nons ont fait tourner la tête, parce que nous avons souri en les regardant ; et s'ils se croyent le droit d'abuser de notre confiance, ou de notre foiblesse, nous avons bien aussi celui de nous moquer de leur amour-propre et de leur crédulité.

E m i l i e (*riant.*)

A merveille ! mais du moins la punition sera proportionnée à l'offense ?

LAURE.

Cela est juste : l'une et l'autre doivent nous amuser.

EMILIE.

D'ailleurs, son âge...

LAURE.

Est celui où l'on peut encore profiter d'une leçon.

EMILIE.

Nous suivrons donc certain projet... Tu sauras..... Ce sallon disposé jadis pour une fête, ce fond qui s'ouvre et laisse voir les jardins.... tout servira notre plan.

DUO.

LAURE.

Madame...

Que se venger est doux !

EMILIE.

Je ris de ton courroux.

LAURE.

Punir un fat est exemplaire

EMILIE.

Ah ! nous aurions beaucoup à faire
Si nous voulions les punir tous !

LAURE.

Commençons par un.

EMILIE.

Soit, ma chère.
L'entreprise est digne de nous.

ENSEMBLE (*et gaîment.*)

Vengeons un sexe qu'on offense ;
Faisons trembler les inconstans,

Et qu'on se rappelle long-tems
Cette mémorable vengeance.

LAURE.

Pour punir ce commun outrage,
Vous avez un moyen tout prêt.

EMILIE.

Nous verrons s'il a du courage.

LAURE.

Oh! vous verrez qu'il n'a que du caquet.

ENSEMBLE.

Point de pitié, point de foiblesse
Devant toi, } J'en fais le serment.
Devant vous, }

EMILIE.

De peur que mon courroux ne cesse,
Il faut se dire à chaque instant :
Vengeons, etc.

EMILIE.

Florville mandé par un billet, se rendra ici dans une heure, sans se douter du tour qu'on lui prépare... Pour M. Raille, il va arriver dans l'instant.

LAURE.

Que prétendez-vous faire de cet original ?

EMILIE.

J'emploierai contre lui ses propres armes. M. Raille, plaisant de profession, connu pour tel dans la société, n'ayant point d'autre état que celui de s'amuser aux dépens des uns, de copier les ridicules des autres, ce qu'on appelle un bouffon, se flatte que je ferai la folie de l'épouser; il le dit par-tout, et j'aime assez qu'en

voulant jouer celui qu'il croit son rival, il se trouve joué lui-même.

LAURE (*riant.*)

Joué lui-même! Justice divine! . . . C'est vraiment un cours de morale que nous leur faisons faire : mais ne craignez-vous pas que, vous prévenant par quelque tour de sa façon . . . . Il en est capable!

EMILIE.

Je serai sur mes gardes.

LAURE.

A la bonne heure ; et quel rôle lui destinez-vous?

EMILIE.

Celui de médecin anglais . . . . Tu sais qu'il en prend le jargon, l'accent?

LAURE.

Oui, oui ; mais Roselle sait-il votre projet?

EMILIE (*riant.*)

Il ne sait pas même son mariage : je veux qu'il soit surpris aussi, et qu'il n'apprenne mon choix qu'au moment de signer le contrat. Tu me connois ; je suis un peu folle, un peu bisarre, et pour aujourd'hui sur-tout, je veux. . . . Paix, c'est Roselle.

LAURE.

Il sera bien aise de vous trouver seule ; et moi, de mon côté, je serai charmée aussi de rendre à mon futur maître ce petit service, sans qu'il se croie obligé de m'en remercier.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ROSELLE, ÉMILIE.

ROSELLE.

Emilie, vos gens se sont sans doute trompés ! Je leur ai entendu dire que Florville, ce jeune étourdi . . . .

EMILIE (*riant.*)

Alloit arriver.

ROSELLE.

Viendroit-il, en effet ?

EMILIE (*gaiement.*)

Je l'attends à l'instant même.

ROSELLE.

Florville ! malgré mes prières ? . . . .

EMILIE.

Oui, Florville ; M. Raille aussi, va se rendre à mon invitation.

ROSELLE.

Mes deux rivaux !

EMILIE (*riant.*)

Je me remarie ; tous les aspirans sont mandés.

ROSELLE.

Ceux-là sont-ils dignes de vous ?

EMILIE.

Ou indignes ; mais encore faut-il choisir.

ROSELLE (*piqué.*)

Ah ! j'avois cru mériter . . . . .

EMILIE (*avec malice.*)

La préférence, peut-être ? Quand cela seroit, au moins est-il poli de le leur dire, et de leur prouver, en vous montrant à eux, que celui qui l'emporte à tout ce qu'il faut pour justifier mon choix.

ROSELLE (*piqué.*)

Cette ironie déplacée . . . . .

EMILIE (*gaiement.*)

Vous vous fâchez ? . . . . . Je ne vous dirai donc point que je n'ai mandé ici Raille et Florville, que pour punir l'un de sa folle présomption, et l'autre de ses étourderies. . . . . enfin, pour m'en débarrasser tout-à-fait. Non, je ne vous dirai pas tout cela . . . . .

(*Sérieusement et avec sensibilité.*)

Mais je vous répéterai que, pour être heureux, lorsqu'on se marie, il faut assez estimer celle qu'on désire, pour ne rien croire de désavantageux à son ame ; et quand bien même il se trouveroit quelque apparence contre elle, il faut vîte consulter son cœur ; et alors, monsieur, on y trouve de quoi justifier son amie, au lieu de l'accuser.

ROSELLE (*enchanté.*)

Ah ! je crois entrevoir . . . . Serois-je injuste ? . . . . . Emilie, pourrois-je me flatter. . . . . .

EMILIE (*souriant.*)

D'après ce que je viens de dire, il me semble qu'il ne tient qu'à vous.

ROSELLE (*souriant.*)

Prenez-y garde, je me flatterai de tout ce que je désire.

EMILIE (*tendrement.*)

Et moi, je désirerai . . . . . tout ce qui peut vous flatter. . . . . . Que nous veut Picard ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PICARD.

PICARD (*étouffant de rire.*)

MADAME, c'est M. Durmont, votre oncle, qui . . . . (*il rit en se cachant*) qui arrive, madame.

EMILIE.

Sans m'avoir prévenue ? (*Picard rit et se retourne.*) Eh bien, pourquoi ces rires indiscrets ?

PICARD.

Madame voudra bien me pardonner, mais c'est qu'il est un peu singulier cet oncle-là. (*A part.*) J'ai reconnu M. Raille tout de suite ; voyons s'ils seront aussi fins que moi.

EMILIE.

Il est vieux, infirme, je le sais.

PICARD.

Infirme ! . . . . C'est ça ; les yeux, les oreilles, les jambes ! Ah, mon Dieu ! sauf votre respect, c'est un oncle tout à refaire. (*Il rit.*)

EMILIE.

Picard ! je vous prie.

PICARD (*étouffant son rire.*)

Madame ! .... Je vais le faire entrer, madame .... S'il le peut pourtant ; car il marche ..... comme il parle, un peu difficilement. (*A part.*) Ils ne se doutent de rien ! (*Il sort.*)

ROSELLE (*à Emilie.*)

Dois-je rester ?

EMILIE.

Sans doute ; je suis bien aise qu'il vous voye. Tâchez de vous le rendre favorable.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, M. RAILLE

(*déguisé, ayant une petite perruque à la brigadière, un petit bonnet de velours noir, un garde-vue sur les yeux, un manteau qui l'enveloppe. Il vient sous le nom de Durmont, oncle d'Emilie ; un domestique le soutient, Picard le devance.*)

PICARD (*rentrant. Il rit.*)

Voici M. Ra .... M. Durmont, madame.

EMILIE.

Bonjour, mon oncle ; soyez le bien arrivé.

RAILLE (*bégayant.*)

Bonjour, ma nièce. Je viens .....
(*Il se cogne exprès contre un fauteuil.*)

EMILIE *(effrayée.)*

Ah, ciel! prenez donc garde......

(A Picard.)

Est-ce qu'il n'y voit pas?

PICARD.

Pas beaucoup, madame, et il entend encore moins. C'est son asthme, à ce qu'on vient de me dire, qui dans ses voyages lui est remontée dans la tête, et puis qui lui est retombée sur les jambes, et qui dans le chemin a rencontré la langue, ce qui fait que ce pauvre cher homme...... n'est encore jusqu'à présent que sourd, aveugle, bègue et paralytique. *(Il se retourne pour rire, et sort.)*

EMILIE *(émue.)*

Cet état est affreux.

DURMONT *bégayant*, *(assis entre Emilie et Roselle qui sont debout, et parlant à Roselle, comme si c'étoit Emilie.)*

Ma nièce, on m'a mandé que vous faisiez la sottise de vous remarier.

EMILIE *(très-haut, de l'autre côté.)*

Mon oncle, il seroit possible.....

DURMONT *(se retournant.)*

Ah! vous êtes là? et que c'étoit un certain Roselle.

ROSELLE.

Monsieur, j'ose croire....

RAILLE *(faisant le sourd.)*

Hin!

ROSELLE.

J'ose croire que si vous le connoissiez . . . .

DURMONT.

Hin! . .

EMILIE.

Monsieur dit que si vous connoissiez Roselle.

DURMONT (*entendant bien.*)

Je le connois assez pour vous conseiller de ne pas l'épouser.

ROSELLE (*haut.*)

Pourquoi cela, monsieur?

DURMONT (*feignant de ne plus entendre.*)

Hin!

ROSELLE.

Je vous demande pourquoi . . . . . .

DURMONT (*feignant toujours.*)

Hin!

ROSELLE (*furieux.*)

Mais comment! vous entendez très-bien Emilie; et lorsque c'est moi qui vous parle . . . . .

DURMONT.

Hin!

ROSELLE (*à Emilie.*)

Hin! hin! Avec son maudit hin, il est insupportable.

EMILIE.

Plus que je ne puis dire.

RAILLE (*à part.*)

Je le désole.

EMILIE.

Il se plaint de ce que vous ne l'entendez pas, tandis que moi . . . . .

DURMONT (*lui prenant la main.*)

Ah ! vous, c'est bien différent . . . . . . Ah ! bien différent . . . . . . Le sang . . . . . la sympathie . . . . Promettez-moi du moins, ma nièce, d'attendre, pour vous remarier, que je sois en état de danser à la noce.

EMILIE (*riant.*)

Danser ! . . . . Bon Dieu ! . . . . .

DURMONT.

Mon . . . . . mon médecin a dit que si je continuois à bien aller . . . . . il n'y en a pas pour plus de . . . . . de . . . . . (*Il bégaye encore plus fort en regardant Roselle.*) de . . . . . . de . . . . .

ROSELLE (*en colère.*)

De dix ans, je parie.

RAILLE.

Hin !

EMILIE.

Permettez que je vous observe que si pourtant quelqu'un parvenoit à me plaire . . . . .

DURMONT (*riant et la regardant.*)

Bien ! très-bien !

EMILIE.

Qu'à mon tour j'en fusse aimée . . . . .

DURMONT (*riant et la regardant.*)

C'est si naturel ! . .

EMILIE.

Et que cette personne fût M. de Roselle.

DURMONT (*reprenant l'air sérieux.*)

Hin !

EMILIE.

Que Roselle fût celui . . . . .

DURMONT (*fâché.*)

Hin !

EMILIE (*à Roselle.*)

Allons ; à présent il ne m'entend pas plus que vous . . . . . Quel homme !

ROSELLE.

Je n'y tiens plus. Emilie , tâchez de vous en défaire comme vous le pourrez ; pour moi , je sors , et devant lui. Pour le narguer et me consoler un peu de tout ce que j'ai souffert, je veux baiser votre main . . . . ; et vous répéter que je vous aimerai toujours.

(*Il lui baise la main.*)

DURMONT (*par malice, passe la canne entre les jambes de Roselle, et pense le faire tomber ; au cri qu'il fait , il dit encore :*)

Hin . . . . (*Il rit. Et à part.*) Le voilà parti , et d'un ! (*Roselle sort.*)

SCÈNE V.

EMILIE, RAILLE.

RAILLE (*encore sous le nom de Durmont.*)

SAVEZ-VOUS bien que si je n'avois pas le malheur d'être sourd et aveugle , j'aurois entendu tout-à-l'heure

que vous vous moquiez de moi, et j'aurois vu qu'il vous baisoit la main?

EMILIE (*très-étonnée.*)

Comment! vous auriez vu, entendu, et vous êtes sourd et aveugle, dites-vous?

RAILLE (*ôtant la perruque, le garde-vue et jetant son manteau.*)

C'est bien vous qui l'êtes, puisque vous ne m'avez pas encore reconnu. (*Le domestique qui l'a conduit reparoît, et emporte le manteau et la perruque.*)

EMILIE.

Monsieur, Raille! . . . . Ah! j'aurois bien dû m'en douter; mais comment! venir, sous le nom de mon oncle, rire de ma crédulité! Ah! le trait est un peu. . . . . . .

RAILLE (*d'un ton bien fat.*)

Dans notre état, il faut bien nous pardonner quelque chose . . . . . . Le plaisir que nous procurons nous sert d'excuse.

EMILIE (*à part.*)

Sans doute.

RAILLE.

Vous le savez. Je n'ai pas de vanité, mais je dois le dire.

AIR BOUFFON:

(*Raille, à la faveur de son personnage, fait à Emilie une déclaration d'amour de plusieurs manières.*)

Je suis peintre exact et fidèle
Des travers de chaque pays.
Dans ce genre on sait que j'excelle,
Et mon art plaît à tout Paris.

Le

Je change de langage,
Je change de visage
Comme de vêtement.
Je suis fou, je suis sage,
Le tout au même instant.

(Prélude d'allemande.)

Tantôt je prends la bonhommie
D'un franc, d'un loyal Allemand.

(Il feint d'entrer avec la démarche du personnage qu'il représente.)

RÉCITATIF.

Sti dam' il être bien cholie,
Cholie un beaucoup grandement;
Sti dam' il être bien cholie, etc.

Tantôt je prends un langage plus tendre;
Heureux, heureux, si l'on daigne m'entendre!

(Caricature pour le chant italien.)

Ascolta l'amant fedéle,
Ascolta l'amante
Ché va morire
D'amore
Per te.

(Prélude d'angloise.)

L'english, il m'être fort facile; *(Il danse.)*
Et d'une belle le souris
Me rend plus leste et plus agile.

(Il danse l'angloise.)

Kismi... Kismi.

(Il veut embrasser Emilie qui le repousse.)

Pardonnez; je finis,
Et je dis:

Je suis peintre exact et fidèle
Des travers de tous les pays ;
Je danse, je chante, je ris ;
De tout on sait que je me mêle,
Et mon art plaît à tout Paris.

EMILIE.

Il est certain que dans tous les caractères qu'on vous voit saisir, vous y mettez un naturel, une vérité !... Sans compliment ! je ne fais que répéter ce que j'entends tous les jours dire autour de moi.

RAILLE.

Votre suffrage m'enhardit ; il me fait espérer que bientôt... Vous êtes veuve ; Florville, Roselle ne peuvent pas vous convenir ; peut-être qu'un troisième plus heureux...

EMILIE (*riant.*)

Prenez garde de vous abuser sur mes motifs : je ne promets rien. De plus, comme Florville est, je crois, de votre connoissance, s'il vous en contoit trop pour...

RAILLE.

Rien ne me coûtera... si je puis vous plaire.

EMILIE.

Allez donc, l'habit de médecin est prêt ; Laure vous instruira de tout.

RAILLE.

J'y vole. (*Il revient*). Mais permettez-moi d'espérer qu'une douce récompense... Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas. Je vois que vous voulez me surprendre, et je dois vous en laisser tout le plaisir.

EMILIE.

Vous surprendre !... Oui, vous devinez à merveille.

(Il témoigne sa reconnoissance un peu en charge , et part avec l'air du bonheur et de l'espérance.)

RAILLE.

D'honneur , vous êtes charmante , et mon bonheur est incalculable.

SCÈNE VI.

EMILIE (*seule.*)

SA vanité mérite bien aussi une petite correction.. M. Raille , M. Florville , si vous vous êtes amusés aux dépens d'Emilie , Emilie à son tour ne prétend pas demeurer en reste avec vous.

RONDEAU.

Toutes bonnes que nous sommes ,
Il nous est permis , je crois ,
De nous moquer quelquefois ,
Quelquefois un peu des hommes.
Messieurs , je le sais fort bien ,
Votre sexe a sur le mien
Maint et maint avantage ;
Vous avez la force en partage ,
Et la science et le courage ;
Aussi je vous rends hommage.
Mais quoiqu'ici
Je vous admire ,
Je veux aussi ,
Je veux vous dire :

Toutes bonnes, etc. etc.

Ne jugez pas sévèrement
Le ton badin que j'ose prendre :
Car la plus espiègle souvent
Est aussi souvent la plus tendre.
Mais, malgré tout cela,
La plus tendre avec moi dira :
Toutes bonnes, etc.

SCÈNE VII.

EMILIE, PICARD.

EMILIE.

DONNONS nos ordres. (*Elle appelle*). Picard ? Ah ! le voici.

PICARD.

Qu'est-ce qui plaît à madame ?

EMILIE.

Florville va arriver ; tu le conduiras ici avec un certain air de mystère.

PICARD.

Oui, comme si je voulois lui faire croire..... Je vois bien où ce que madame en veut venir.

EMILIE.

Ecoute, et exécute mes ordres.

PICARD.

J'écoute, et j'y manquerai pas d'une lettre.

EMILIE.

Sitôt que les glaces seront servies, je veux qu'on ferme les portes de cet appartement.

PICARD.

Oui, pour que M. Florville n'aille pas dans tout le village. Laissez faire à nous : dès qu'il aura pris la tasse de glace, et madame aussi, les portes seront fermées; nous serons là, et puis Laure, et puis le médecin, et puis tout le monde.... (*avec finesse*) et puis M. de Roselle aussi : pas vrai, madame ?

EMILIE (*souriant.*)

Oui, oui, M. de Roselle aussi... qui prouvera à Picard qu'il est de ses amis.

PICARD.

Ah, mon dieu! ce n'est pas... Mais c'est que j'aime beaucoup ce M. Roselle, parce qu'il aime beaucoup madame, et que madame aussi.... pas vrai, madame ?

EMILIE (*riant.*)

Oui, oui, monsieur Picard... Mais Florville va venir; attends-le ici, et n'oublie rien de tout ce que je t'ai recommandé.

PICARD.

Soyez tranquille.

EMILIE.

Allons apprendre à Roselle ma ruse et son bonheur.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

PICARD (*seul.*)

Je suis pourtant fâché que ce jeune joli petit monsieur ait comme ça la peur d'être... Ah! bah! c'est pour rire

et le punir un peu; mais moi, c'est ce que je suis toujours porté à excuser les fautes de ces pauvres jeunes gens... Je sais bien qu'il en est qui ont un peu la tête... (*Il touche son front.*) Oui, mais il y en a aussi qui ont là un cœur. (*Il touche son cœur.*) Et puis les dames! (*Il mord son doigt*) les dames! hum! (je les aime bien les dames!) mais c'est qu'elles font quelquefois des tours, (*il rit*) des tours! (*sérieusement*). Eh bien, ça sera toujours comme ça! Qu'est-ce qui a tort? qu'est-ce qui a raison? Mon père disoit souvent que dans ces choses-là, le plus fin n'y voit goutte.

Couplets.

On accuse les jeunes gens
De chercher à tromper les belles;
Mais on dit que de tems en tems
Ils sont aussi trompés par elles.
Je n'entends rien à cela, moi;
Mais quand on est tendre et sincère,
On ne devroit tromper, je croi,
Personne sur la terre.

J'ai rencontré plus d'une fois,
Il faut bien que je le confesse,
De bien doux, bien jolis minois
Qui me trompoient, trompoient sans cesse;
Mais moi qui suis de bonne-foi,
Dont le cœur est tendre et sincère,
Je n'ai jamais trompé, je croi,
Personne sur la terre.

Comme on trompe en ce siècle-ci!
Des méchans parlent bienfaisance;
Des fripons connus, dieu merci,
Osent citer leur conscience...

(*Avec ame*),

Messieurs, soyons de bonne-foi;
Il est bien tems d'être sincère,
Et ne trompons plus, croyez-moi,
Personne sur la terre.

J'entends, c'est lui; faisons tout ce que madame m'a ordonné.

SCÈNE IX.

PICARD, FLORVILLE.

FLORVILLE (*dans le costume du jour le plus nouveau et le plus élégant, sans être ridicule.*)

Je te cherchois, mon cher Picard, mon ami Picard, mon digne confident... Mais où est donc Emilie?

PICARD.

Monsieur, elle est là-bas dans le parc... Elle a dit comme ça: Picard, tu lui diras que je le prie de m'attendre ici sans s'impatienter. (*A l'oreille*). Elle m'a dit ça, monsieur, et elle est allé congédier toute sa compagnie.

FLORVILLE.

Pour être seule avec moi? Charmante femme!... As-tu vu mon nouveau wiski?

PICARD.

Non, monsieur, je n'ai pas encore eu cet honneur-là... Madame donc...

FLORVILLE.

Et mon cheval bai-cerise, un animal impayable... qui va... qui court... qui file... Tu dis qu'Emilie...

PICARD.

Mais je vous en parlois quand vous m'avez parlé, vous, de l'animal impayable qui va... qui court, qui...

FLORVILLE.

Continue, continue : c'est vraiment une femme divine ! Et cet habit, hin ! fait, ah ! regarde, le premier tailleur du monde... Mais c'est que je l'aime, j'en raffole.

PICARD.

Du tailleur ?

FLORVILLE.

Et non, d'Emilie... Tu crois qu'elle desire se trouver seule avec moi ?

PICARD.

Pardine, c'est assez clair, ce me semble ; mais n'allez pas dire que je vous ai dit, que madame m'avoit dit... car si je vous le dis...

FLORVILLE.

Ne crains rien : ce mystère m'annonce...

PICARD.

Monsieur me croira s'il veut, mais j'ai vu tout de suite, moi, qu'il y avoit du mystère là-dessous, et je me suis dit :... Ce jeune homme-là est bien heureux.

FLORVILLE.

J'y suis un peu accoutumé... Cette taille ! cette jambe ! cette tournure !..... Emilie, disois tu....

PICARD.

Ma foi, monsieur, je ne dis plus rien; je n'ai pas assez d'esprit pour pouvoir arranger tout cela dans ma tête. Une taille, une tournure, un cheval, Emilie...

FLORVILLE (*lui frappant sur l'épaule.*)

Allons, allons, ne te fâche pas, mon excellent Picard; va plutôt retrouver ta maîtresse, et l'avertir que je suis ici.

PICARD (*s'en allant.*)

Oui, monsieur, j'y cours. Elle va venir, monsieur, elle va venir. (*Il revient*). C'est une femme si douce, si bonne!... Si bonne sur-tout, et je vous promets qu'elle va vous donner aujourd'hui une preuve de son affection, mais une preuve! ô mon dieu! quelle preuve! (*Il sort.*)

FLORVILLE

J'y compte bien.

SCÈNE X.

FLORVILLE (*seul.*)

CETTE chère Emilie! tendre, crédule et riche. Parbleu, j'étois bien fou de négliger tout cela!... Orphise, il est vrai, me plaît davantage. Laure même m'a séduit un moment; mais c'est Emilie qu'il faut épouser. Tâchons d'abord de l'adoucir, et de lui dérober la connoissance de ma nouvelle intrigue... jusqu'à ce qu'elle soit finie, car je prévois que ce ne sera pas long. Il faudra bien voler à de nouvelles conquêtes. Il n'est doux

de vivre que pour plaire, et puis l'on aime... l'on aime.... si on en a le tems.

Air.

Heureux destin! bonheur suprême!
Je suis sans cesse à voltiger;
Le papillon est moins léger.
Eh bien, dès qu'une fois on m'aime,
C'en est fait, on ne peut changer.

Je soumets les plus rebelles,
Je les soumets sans retour;
Mais, fidèle aux seuls amours,
Je ne le suis jamais aux belles.
Heureux, etc. etc.

Je sais que mon audace est grande;
Qu'on peut punir de pareils tours;
Mais, ma foi, je trompe toujours
En attendant qu'on me le rende.
Heureux, etc. etc.

SCÈNE XI.

FLORVILLE, EMILIE (*ayant peu de rouge, et sans bonnet ni chapeau.*)

FLORVILLE.

Que je suis reconnoissant de la démarche! Mais, adorable Emilie, qu'avez-vous? vous me paroissez changée... Vos yeux annoncent le chagrin! Qui peut être assez barbare pour vous en causer?

EMILIE (*feignant le sentiment.*)

Il y a un mois que je ne vous ai vu, et vous me le demandez !

FLORVILLE.

Oh ! je serois le dernier des hommes, si des affaires indispensables ne m'avoient inhumainement retenu. Des concerts, des bals, des thés ! je n'ai pas eu un moment; et je profite enfin du premier que le sort me laisse, pour venir de nouveau à vos pieds vous consacrer ma vie, et vous jurer un amour éternel.

EMILIE.

Que ne puis-je vous croire ! . . . Mais j'ai tout lieu de penser, malgré vos sermens, que vous ne m'avez jamais aimée.

FLORVILLE.

Quel blasphême ! quelle injustice ! qui a pu.....

EMILIE.

Je voudrois bien me tromper ! .... On m'a écrit qu'une certaine Orphise.

FLORVILLE (*très-surpris.*)

Orphise ! Je m'y attendois ; j'allois vous en parler.... Je sais qu'on a prétendu... Pure calomnie. . . (*A part.*) Est-elle instruite ?

EMILIE.

Que ne pouvez-vous vous justifier !

FLORVILLE.

Oh ! je me justifierai . . . . J'en appelle à ce cœur; et puis ma sincérité si connue, ma franchise . . . .

EMILIE.

Vous resterez toute la soirée avec moi ?

FLORVILLE.

Je ne soupe pas, mais....

EMILIE.

Ni moi; nous prendrons seulement du thé ou des glaces; on va en apporter, et j'ai pensé que vous voudriez bien me tenir compagnie.

FLORVILLE (*d'un ton fat.*)

Disposez de moi; je ne veux plus vivre que pour vous.

EMILIE (*avec ironie.*)

Charmant! Picard, approchez la table.

(*Picard approche la table.*)

EMILIE.

Et servez-nous.....

PICARD (*entre portant les glaces, et dit gravement:*)

Voilà les glaces, madame. (*Il sort en faisant des signes à Emilie.*)

EMILIE (*à Florville.*)

Prenez celle-ci de ma main.

FLORVILLE (*la prenant.*)

C'est pour la rendre meilleure.

EMILIE (*appuyant sur sa phrase.*)

Oui, je le fais exprès; c'est mon dessein. (*Un silence en le regardant fixement.*) Vous n'avez donc jamais rien senti pour Orphise?

FLORVILLE.

(*Ils prennent les glaces. Emilie feint d'être très-triste.*)

Encore!..... Vous revenez!.... quand je vous

jure . . . . Mais vous me regardez d'une façon ! . . . .
Vous avez quelque chose d'extraordinaire.

EMILIE.

Je vous écoute avec attention.

FLORVILLE (*voulant lui prendre la main.*)

Vous m'écoutez ? Il faut me croire.

DUO.

FLORVILLE (*se levant.*)

Dissipez ce sombre nuage
Qui vient obscurcir vos beaux yeux.
Qui ? moi perfide ! moi volage !
Ah ! ce soupçon est odieux.

EMILIE (*se levant après.*)

Malgré moi, ce sombre nuage
Un moment obscurcit mes yeux.
Qui ? vous perfide ! vous volage !
Ce soupçon seroit odieux.

FLORVILLE (*à part, se retournant en riant.*)
Bon, bon, je vois, par ce langage ;
Oui, ma foi, je dois l'abuser.

EMILIE (*de même, se retournant.*)
Le fourbe, par ce persifflage
Croit-il pouvoir m'en imposer ?

FLORVILLE (*voyant qu'elle détourne la tête.*)

Eh quoi ! vous détournez la vue ?
Quoi ! vous ne voulez plus me voir ?
Votre ame n'est donc pas émue
Par l'excès de mon désespoir ?

EMILIE (*jouant le sentiment.*)

Oh ! combien mon ame est émue
Par l'excès de mon désespoir !

TOUS DEUX (*se félicitant à part.*)

FLORVILLE *se détournant et riant.*

Ma finesse, mon artifice,
Vont triompher de ses rigueurs.

EMILIE *se cachant.*

Je veux qu'il tremble, qu'il pâlisse.
Il faut effrayer les trompeurs.

FLORVILLE (*reprenant l'air touché.*)

Daignez terminer mon supplice ;
Cessez, cessez de m'éprouver.

EMILIE (*le regardant tendrement.*)

L'ingrat ! faut-il qu'il m'attendrisse ?
Je t'aime, et je vais le prouver.

ENSEMBLE (*et jouant tous deux ce qu'ils ne sentent pas.*)

EMILIE.

C'est une ivresse,
Et sa tendresse
Sait m'émouvoir.
C'est une flâme,
Qui dans mon âme.....
(*A part et ironiquement.*)
Oui, dans ce jour on va savoir
Combien l'amour a de pouvoir.

FLORVILLE.

Dieux ! quelle ivresse !
Oui, ma tendresse
Sait l'émouvoir.
Ah ! quelle flâme
Remplit mon ame !
(*A part.*)
Oui, dans ce jour je ferai voir
Combien l'amour a de pouvoir.

FLORVILLE (*lui prenant la main.*)

Permettez donc qu'à vos genoux.....

EMILIE (*gravement et le repoussant.*)

Un instant..... et j'y consentirai si vous l'exigez encore.... (*Silence.*) Reconnoissez-vous ces lettres ?

FLORVILLE (*faisant l'ignorant, mais très-étonné.*)

Ces lettres ? (*A part.*) Comment ! me serois-je trompé ?

E m i l i e (*d'une voix ferme.*)

Oui, ces lettres....

F l o r v i l l e.

Mais je crois, en vérité, que ce sont les vôtres.

E m i l i e (*avec fermeté.*)

Vous croyez ?

F l o r v i l l e.

Par quel prodige étonnant ! (*A part.*) Tout est découvert ! . . . . (*Haut.*) Ah ! je les aurai perdues ; je suis un étourdi . . . . . .

E m i l i e.

Ajoutez vain et faux.

F l o r v i l l e.

Madame ne flatte pas ses amis ! (*A part.*) Comment m'en tirer ?

E m i l i e.

J'ai acquis le droit de vous tout dire . . . . . Vous avez commencé par donner à ces lettres une importance que vous saviez bien qu'elles n'avoient pas : premier tort ! vous les avez ensuite sacrifiées à une femme........

F l o r v i l l e (*voulant s'en aller.*)

Madame, tout est dit. Si l'imposture s'en mêle . . . .

E m i l i e (*l'arrêtant.*)

Restez, restez, vous dis-je : vous les avez donc sacrifiées à une femme qui malheureusement pour vous se trouve une de mes amies ; outrée de votre légèreté, elle me les a rendues ; oui, c'est Orphise elle-même . . . Vous commencez à vous troubler . . . . . A présent, jouissez de mon désespoir. (*Avec l'air très-sentimental, la voix émue, les yeux baissés.*) Trahie, aban-

donnée par vous, la vie m'est devenue odieuse; j'ai voulu vous dire un éternel adieu; et n'écoutant que mon amour, ma fureur en ce jour, en cet instant même, je me suis .... je me suis empoisonnée.

FLORVILLE.

Empoisonnée!... Pas possible! Vous voulez voir quel effet .... Finissez cette plaisanterie déplacée.

EMILIE (*soupirant*)

Hélas! il n'est que trop vrai. Ahi! ahi! (*Elle se détourne pour rire.*)

FLORVILLE (*effrayé.*)

Qu'avez-vous?

EMILIE (*ayant l'air de souffrir et de prendre sur elle.*)

Ce n'est rien .... (*la voix plus foible et entre-coupée.*) De grace, laissez-moi continuer, je n'ai pas un instant à perdre .... Comme il n'étoit pas juste de laisser votre crime impuni, comme je ne voulois pas que vous pussiez jamais vous vanter de votre perfidie, ni qu'une autre plus heureuse .....

FLORVILLE.

Eh bien, madame? ....

EMILIE (*souffrante.*)

Eh bien, monsieur ..... il a fallu s'y résoudre; le même poison préparé pour vous .... (*Elle rit en se détournant.*)

FLORVILLE (*très-effrayé.*)

Comment! vous auriez eu la cruauté ... Cette glace.... Madame, expliquez-vous, expliquez-vous.

EMILIE

EMILIE (*avec l'air pénétré.*)

Je n'ai plus rien à vous dire, et vous m'avez entendue.... Hélas! en ce moment d'effroi... de tendresse... Faut-il l'avouer? Je sens...... Homme cruel et charmant!..... Je sens que je t'adore plus que jamais.

FLORVILLE (*furieux.*)

Allons, vous vous moquez de moi, madame.

EMILIE (*se retenant de rire, fait des mouvemens que Florville croit de douleur.*)

Ah! ah! Adieu pour la dernière fois. Le poison ne peut tarder à produire ses funestes ravages, et l'affreux spectacle de votre mort ne feroit qu'ajouter à l'horreur de la mienne.

FLORVILLE.

Parbleu! cela est consolant!... Emilie, un mot.

EMILIE (*avec sanglots.*)

Adieu, adieu.... Ah! je ne le verrai donc plus! je ne le verrai donc plus! (*Elle ferme la porte, et on entend un verrou.*)

FLORVILLE (*à travers la porte.*)

Ecoutez.... On peut encore.... Madame, vivez, vivons tous deux..... Elle ne répond pas.

SCÈNE XII.

FLORVILLE (*seul.*)

MAIS, voyez cette femme! l'amour outragé est capable de tout..... Seroit-il possible... Oui, je

sens déjà . . . Non . . . Il est encore tems de détruire l'effet . . . Courons. O ciel ! les portes sont fermées. (*Il secoue toutes les portes.*) Hola ! quelqu'un ; ouvrez, ouvrez donc . . . Est-ce qu'il n'y a personne dans cette maudite maison ? (*Il frappe à toutes les portes.*)

SCÈNE XIII.

FLORVILLE, LAURE (*entrant par une petite porte secrète qu'elle ouvre mystérieusement.*)

FLORVILLE.

Ah ! c'est toi, ma chère Laure !

LAURE.

Oui, mon aimable Florville ; j'accours avec empressement.

FLORVILLE.

Qu'il est heureux pour moi que tu aies pu venir !

LAURE.

Oui, oui, très-heureux. Vingt fois vous m'avez demandé une heure d'entretien pour me parler de votre amour ; eh bien ! parlez, parlez, je consens à vous entendre.

FLORVILLE (*avec dépit.*)

Mon amour ! Ah ! parbleu, tu prends bien ton moment ! Ta maîtresse . . . . . .

LAURE.

S'est enfermée, je le sais, et voilà pourquoi . . .

FLORVILLE (*avec vivacité.*)

Et sais-tu aussi qu'elle a.... qu'un feu dévorant.... que je brûle enfin.....

LAURE.

Y pensez-vous ? Parlez donc plus bas : quelle indiscrétion ! on entendra.

FLORVILLE (*encore plus haut.*)

Et qu'on entende, qu'on vienne ! Je veux que tout le monde sache :...

LAURE.

Ah ciel ! me traiter ainsi ! montrer si peu de délicatesse ! (*Se mettant à pleurer.*) C'est affreux.... C'est horrible ! ... (*à part, et riant.*) C'est plaisant tout-à-fait.

FLORVILLE.

Il faut...

LAURE.

Non, non, monsieur, je ne vous écoute plus.

FLORVILLE.

Un médecin.

LAURE (*pleurant encore plus fort.*)

Laissez-moi sortir ; je ne veux pas supporter plus long-tems votre indifférence et votre mépris. (*A part elle éclate de rire.*) (*Elle sort, et lui ferme la porte au nez, au moment où il vouloit sortir avec elle.*)

SCÈNE XIV.

PICARD, FLORVILLE.

FORVILLE.

ELLE me laisse aussi ! Ah ! les femmes ! les femme ! Voilà Picard, il sera plus raisonnable.

PICARD (*à part.*)

A mon tour.

FLORVILLE.

Mon cher Picard !

PICARD.

Monsieur a dû être bien satisfait de l'attention de madame ; elle avoit ordonné que toutes les portes fussent fermées.

FLORVILLE.

Oui, mais c'étoit pour...

PICARD (*sans le regarder.*)

Je ne demande pas pourquoi c'étoit... Mais je pense que monsieur a dû avoir bien de l'agrément.

FLORVILLE.

Elle a eu la barbarie...

PICARD (*sans écouter.*)

Parce que quand une femme comme madame se détermine...

FLORVILLE.

Insupportable bavard !

PICARD (*sans écouter.*)

Et qu'elle fait une démarche comme ça, il faut que...

FLORVILLE (*lui fermant la bouche.*)

Tais-toi : te tairas-tu ? veux-tu bien te taire ? et apprends que ta maîtresse jalouse, furieuse... m'a empoisonné.

PICARD (*jouant la surprise.*)

Ah, mon dieu!

FLORVILLE.

Qu'elle s'est empoisonnée aussi.

PICARD.

Ah, mon dieu !

FLORVILLE.

Qu'il nous faut du secours.

PICARD.

Ah, mon dieu!

FLORVILLE.

Que sans cela nous sommes morts...

PICARD (*tombant sur une chaise, comme s'il se trouvoit mal.*)

Ah, mon dieu! ah, mon dieu! ah, mon dieu!

FLORVILLE.

Allons, ne t'afflige pas tant, et cours plutôt avertir quelqu'un. Va toi-même, Picard, je t'en prie; va donc, va donc.

PICARD (*tout troublé, et se levant.*)

Oui, monsieur, oui, je vais... je vais crier avec vous; monsieur, ça fera peut-être qu'on vous entendra mieux. (*Il tourne tout autour du théâtre lentement en criant*

d'une voix foible : Au secours, au secours, au secours.

FLORVILLE.

Allons ensemble. (*Il veut suivre Picard, qui lestement ferme la porte sur lui.*)

SCÈNE XV.

FLORVILLE (*seul.*)

Il m'enferme aussi ! S'il ne revenoit plus ! Ah ciel ! tout le monde m'abandonne !

Air.

Que devenir ? Ah ! quel supplice !
Quelle fureur ! quelle injustice !
A qui faut-il avoir recours ?
On ne vient point à mon secours.
Ah ! c'en est fait, je perds la vie ;
C'est la rage, la jalousie.
Je meurs d'effroi. .
Dans ma détresse
On me délaisse.
Qui donc aura pitié de moi ?
En vain j'appelle ;
Ma voix gémit.
Douleur mortelle !
Chacun me fuit :
C'est un délire.
Dieux ! quel martyre !
L'amour, l'espoir, un feu brûlant,
Tout me tourmente en ce moment.
Que devenir ? etc. etc.

SCÈNE XVI.

PICARD (*suivi par M. Raille, déguisé en médecin étranger.*)

PICARD.

Le voilà... voilà le médecin qu'il vous faut; c'est le ciel qui nous l'envoye.

RAILLE (*prenant l'accent anglois pour n'être pas reconnu, et faisant des grimaces qui changent sa figure.*)

On a donc besoin ici de mon petit ministère? (*A part.*) Il ne me reconnoîtra pas.

PICARD.

Hélas! oui; c'est un monsieur qu'est bien malade, qu'est bien malade. (*A part.*) Voyons si tout est prêt, afin que, le salon s'ouvrant au premier signal, on puisse appercevoir... (*Haut.*) Messieurs, je vous laisse. (*Il sort.*)

RAILLE.

Quelle est le maladie?

FLORVILLE.

Je viens, monsieur, d'être empoisonné.

RAILLE.

Empoisonné! hé! hé! très-dangereux! très-dangereux! Savez-vous bien qu'on ne badine pas avec des choses pareilles? Et vous, en est-il bien sûr?...

FLORVILLE.

Eh! monsieur, que trop, que trop.

RAILLE.

Tant mieux, tant mieux... Quand on connoît le mal, encore passe... on peut le nommer du moins... si on ne peut pas le guérir... Et il est arrivé par un accident apparemment ?

FLORVILLE.

Oui, oui, monsieur, par un accident.

RAILLE.

Tant mieux, tant mieux; je suis bien aise qu'il soit par un accident. J'aurois été fâché que la chagrin, que le douleur... Vous m'avez l'air d'un jeune homme sensé, d'un jeune homme bien doux, bien aimable, bien... Allons, il faut s'occuper de cela... J'ai guéri, ma foi, plus de trente personnes; je me souviendrai toujours que le première (*il rit*), que le première, que le...

FLORVILLE.

De grace, monsieur, songez que le mal est pressant.

RAILLE.

Pressant !... il est le mot. Je ne vous citerai donc pas les passages de l'Hypocrate, de la Gallien.

FLORVILLE (*impatienté.*)

Je m'en rapporte plus à vous qu'à tous les Galliens du monde.

RAILLE.

Tant mieux, tant mieux, et j'en suis bien aise !... mais je ne veux pas abuser... (*Florville s'impatiente.*) Et vous dites que vous êtes empoisonné ?

FLORVILLE.

Hélas ! oui, cent fois oui.

RAILLE.

Et dans quoi vous est-il empoisonné ?

FLORVILLE.

Dans une tasse de glace.

RAILLE.

Dans une tasse de glace ! tant mieux, tant mieux ! Vous aimez les glaces apparemment ?

FLORVILLE.

Eh ! sans doute.

RAILLE.

Et moi aussi... glace à l'orange ?

FLORVILLE.

Non.

RAILLE.

A la crême ?

FLORVILLE.

Oui.

RAILLE (*criant, marchant, frappant du pied.*)

Tant pis ! vraiment ; tant pis ! voilà tout ce que je craignois... Et pourquoi diable aussi allez-vous prendre des glaces à le crême ? Le crême, il est mauvais... Il est une... (*Il s'arrête.*) Enfin, le mal il est fait... et sentez-vous de la douleur au foie, au cœur, aux poulmons ?

FLORVILLE.

Oui, par-tout, par-tout.

RAILLE.

Par-tout ? tant mieux, tant mieux... Alors nous sommes certains que c'est un véritable poison, un poison bien conditionné... et vous dites dans une tasse de glaces ? (*Il met ses lunettes.*) Voyons le tasse de glaces.

Diable ! il étoit volumineuse. . . (*Il la sent.*) L'odeur suave. Je parie qu'elles avoient bon goût ? Hin ? (*Riant.*) (*Quart de nuit; le jour est sensé baisser.*)

FLORVILLE (*furieux.*)

Mais encore une fois, il faut me guérir.

RAILLE.

J'entends bien . . . . Vous voudriez être guéri . . . . Tous les malades qui meurent, ils en veulent bien autant.

FLORVILLE (*encore plus furieux.*)

Je vais expirer de rage.

RAILLE (*se reculant comme effrayé.*)

Vous croyez qu'il s'y joindra des mouvemens de rage ? . . . . Tant pis, morbleu ! tant pis ! Cela tiendroit alors à la crispateti-convulsion ! Savez-vous bien qu'on meurt dans des douleurs affreuses ? (*Il a l'air d'éviter de s'approcher.*)

FLORVILLE.

Ah ciel !

RAILLE.

En moins d'une heure !

FLORVILLE.

C'est fait de moi.

RAILLE (*vivement.*)

C'est qu'il n'y a pas un moment à perdre ; il faut se dépêcher . . . . Le moindre retard il devient irréparable ! . . . Et je vais . . . . (*lentement*) je vais m'asseoir ; car je sens que je parlerai beaucoup mieux assis. (*Il va chercher lentement une chaise.*)

Florville (*se jetant dans un fauteuil.*)

Quel homme! Mourons, puisqu'il le faut; m'y voilà résolu.

SCÈNE XVII et dernière.

LES MÊMES, PICARD.

Picard (*accourant un mouchoir à la main.*)

Attendez ..... Sachez ..... apprenez ... écoutez ! Voilà madame que vous allez voir; elle veut, dit-elle, vous faire connoître ses dernières volontés.

Florville.

Elle existe encore! .... Le ciel soit loué! .... Mais dans quel moment!

Picard.

Ah ! il sera terrible ! il sera terrible ! .... Et je ne sais pas si vous aurez la force .... Une femme ! deux femmes ! ... Ah, mon Dieu ! Mais j'entends ... Il n'y a plus à reculer ! Ouvrez cette porte, si vous l'osez.

Florville.

Non; ma sensibilité ....

Raille.

Ce sera donc moi ?

Picard (*l'arrêtant.*)

Prenez garde ! je vous préviens que c'est un spectacle qui vous fera peur.

RAILLE (*riant.*)

Les médecins, ils s'attendent à tout. (*Il pousse la porte.*)

TOUS DEUX.

O ciel !

PICARD (*riant.*)

Ne vous l'avois-pas bien dit ?

(*Les portes qui se sont ouvertes ont laissé voir à la place du sopha un gradin, sur lequel est assise Emilie parée, Roselle à ses genoux, un petit amour en haut du gradin, qui les couronne; au bas, d'un côté, un Notaire qui fait le contrat, Laure de l'autre, qui prend une glace. Les paysans derrière, avec des berceaux de fleurs, ainsi que les femmes-de-chambre. Les jardins sont illuminés. Le tout formant un tableau agréable.*)

MUSIQUE DOUCE.

CHOEUR.

L'amour les rend heureux;
Il va serrer leurs nœuds:
Oui, c'est ainsi qu'on récompense
Et le respect et la constance.

FLORVILLE.

Ce poison, cette glace, ma frayeur...... ah! je ris à présent.... mais enfin...... cet amour?.....

PICARD.

Les couronne.

RAILLE.

Ce notaire ?

PICARD.

Fait le contrat.

FLORVILLE.

Roselle ?.....

PICARD.

Offre son cœur et sa main.

RAILLE.

Emilie ?......

PICARD.

Les accepte.

FLORVILLE.

Laure ?

PICARD (*riant.*)

Désespérée, comme vous voyez, elle veut mourir du même poison que vous.

RAILLE.

Et nous enfin ?

PICARD.

Ah, dam! à un mariage il falloit bien des témoins; et c'est vous, monsieur Florville, c'est vous, monsieur Raille, qui.....

RAILLE (*ne se déguisant plus.*)

Qui sommes joués.

FLORVILLE.

Comment! c'est Raille ?

RAILLE.

Eh! oui, mon cher : vous saurez..... pourquoi..... Madame, expliquez-nous........

EMILIE (*descendant du gradin.*)

Les seconds mariages sont ordinairement si tristes! j'ai voulu un peu égayer celui-ci, et donner une petite leçon à des hommes aimables, mais légers : me le pardonneront-ils?

ROSELLE.

M'en voudront-ils de mon bonheur ?

FLORVILLE.

Madame !... (*A Raille.*) Qu'en dis-tu, compagnon d'infortune ? En voudrons-nous, pardonnerons-nous ?

RAILLE.

Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous pardonner tous mutuellement : poussons même l'héroïsme jusqu'à rester pour être témoins de l'hymen de notre rival.

FLORVILLE (*vivement.*)

Oui, ce seroit un beau trait ! (*Riant.*) Cela me tente.

EMILIE.

Je me féliciterai de ma malice, si, tout en corrigeant un jeune homme qu'un moment de vanité avoit aveuglé, je puis contribuer à le rendre un jour amant discret, époux constant... enfin, l'ami d'Emilie et de Roselle.

PICARD (*derrière Florville et bas.*)

Et de Picard . . . si cela ne vous fâche pas.

LAURE (*de même.*)

Et de Laure, ... même en vous fâchant.

FLORVILLE (*riant.*)

Courage, mes amis ! Je profiterai, j'espère, de la leçon : elle est bonne ! . . . et je me dirai, que le poison le plus à craindre pour nous, c'est celui de l'amour-propre.

RAILLE (*en anglois.*)

Verewell.

VAUDEVILLE.

EMILIE.

Je voulois, en vengeant l'offense
D'un jeune cœur présomptueux,
Garder ma main pour récompense
A l'amant tendre et généreux.
Un sentiment jaloux l'agite
Et le tourmente sans raison;
Mon cœur tout bas s'en félicite,
S'il profite de la leçon.

LAURE.

Trop souvent on voit la jeunesse
Qu'entraîne le goût du plaisir,
Se faire un jeu de la tendresse,
Jurer d'aimer.... pour mieux trahir.
De l'exemple qu'elle profite
Pour revenir à la raison;
On n'en seroit pas toujours quitte
Pour une aussi douce leçon.

FLORVILLE.

Nous aurions grand tort de nous plaindre;
Nous méritions d'être punis,
J'ai pu changer...

RAILLE.

Moi, j'ai pu feindre
Avec un de mes bons amis.

FLORVILLE (*à Emilie.*)

Vous pardonnez?.... Je vous imite.
Ce jour nous rend à la raison.

(*A Emilie et à Roselle.*)

Chacun n'a que ce qu'il mérite:
Vous le bonheur, nous la leçon!

FLORVILLE (*au public.*)

Le théâtre est une carrière
Où l'on ne marche qu'en tremblant.
Si ce foible ouvrage peut plaire,
C'est par sa gaieté seulement.
Messieurs, daignez rassurer vîte
L'auteur craintif avec raison;
Et puisse-t-il n'en être quitte
Que pour la peur d'une leçon!

FIN.